

Extrait de
L'ÎLE DU JARDIN SACRÉ
de Roald TAYLOR

polar

CHAPITRE 1

QUI a entendu parler des *Messagers de Yahvé* ? Pratiquement personne – du moins, j'en suis sûre, personne autant que moi, Joanna Curnow, étudiante en agronomie à l'Université de Sydney (Australie).

C'est pourtant sous un jour particulièrement attrayant que cette secte m'est apparue, plus précisément sous la forme de l'un de ses plus jeunes membres : Jonathan Hobart, un camarade d'études.

Nous étions inscrits aux mêmes cours, aux mêmes séminaires de travaux dirigés. Vous me direz que c'est souvent comme ça que ça commence, une histoire d'amour – et je vous vois déjà frémir en pensant que cette histoire d'amour se double d'une histoire de « secte ».

Pourtant, je peux vous rassurer tout de suite dans les lignes qui vont suivre.

Indéniablement, Jonathan appartenait à cette « secte ». Il y était né et avait pour « gourous » ses propres parents et même ses grands-parents, des deux côtés. Pourtant, ce n'est pas du tout sous l'aspect d'un illuminé qu'il m'est apparu tout d'abord – plutôt sous celui d'un écorché vif, terriblement susceptible et capable de vives réactions, sans aller jusqu'à la violence systématique.

Tout a commencé le jour de son exposé. Chacun de nous devait présenter, devant un auditoire composé de tous nos camarades et de plusieurs professeurs, un dossier sur un sujet d'agronomie que nous avons étudié sur le terrain lors d'un stage. Pour ma part, j'avais participé à l'expérience toute nouvelle d'une ferme aquacole, qui cultivait toutes sortes d'algues aux vertus médicinales, ainsi que des poissons et des crustacés ; j'avais d'ailleurs orienté mon exposé sur les perspectives médicinales de cette ferme, l'élevage des animaux marins m'ayant semblé un sujet trop connu, pour ne pas dire galvaudé, même dans tout le continent¹. Cette homéopathie par les plantes marines, peu de gens y croyaient, en vérité. Le sujet était donc original et devrait plaire au jury.

Telles étaient sans doute les pensées de Jonathan Hobart lorsqu'il présenta le sien. Il s'attira tout d'abord quelques sourires en citant le titre de son exposé : *le Jardin Sacré* – avec les majuscules incorporées. Il s'étonna vivement de cette réaction de l'auditoire : il n'avait fait qu'orienter son sujet vers sa partie la plus intéressante, voire la plus novatrice, conformément aux directives de Mr. Rowney, notre directeur de séminaire. Ce dernier l'ayant invité à poursuivre sans plus de commentaires, tout en recommandant le silence à tous les auditeurs, Jonathan se lança donc bravement dans une diatribe qui tenait à la fois du panégyrique et du sermon.

¹ L'Australie est une île mais si vaste qu'on a coutume de la surnommer « le continent australien. »

À l'entendre, le Jardin Sacré était le Grand-Œuvre, aussi courageux que désintéressé, de toute une communauté en route vers la sainteté et à laquelle il se flattait d'appartenir.

Un murmure d'étonnement parcourut l'auditorium : beaucoup savaient qu'il avait effectué son stage dans l'île de New Eden où vivait sa propre famille – faveur qui lui avait été exceptionnellement accordée –, mais personne ne pouvait soupçonner qu'il s'exprimerait ainsi sur ce qui devait se limiter à un sujet d'études. Mr. Rowney le lui rappela charitablement, l'invitant à se limiter à un exposé technique. Mal lui en prit : s'échauffant de nouveau, Jonathan se cabra et, sa voix montant de plusieurs crans dans la gamme des tons passionnés, il se lança dans une forme de prêche sur ce Jardin Sacré, répétant à maintes reprises que ses produits étaient les plus bénéfiques qui soient, du fait qu'étant bénis par les Messagers de Yahvé, ils nourrissaient tout aussi bien l'âme que le corps.

Cette fois, Mr. Rowney s'emporta presque : il rappela à Jonathan que nous étions une université laïque et qu'en tant que telle, elle acceptait toutes les confessions, à la condition expresse que l'on ne fit l'éloge d'aucune d'elles en particulier. Jonathan ayant protesté que son sujet d'études reposait entièrement là-dessus, les productions agricoles étudiées n'étant que « *la face visible de la voie vers la plus belle des perfections* » (Jonathan *dixit*), le professeur l'interrompit définitivement, arguant que, dans de telles conditions, l'exposé était irrecevable et le stage invalidé.

On vit le visage de Jonathan passer de l'incarnat au violacé, pratiquement sans transition. On le crut sur le point de répliquer avec emportement – mais, se contentant de rassembler ses feuillets et de les fourrer dans son porte-documents, il quitta l'estrade et sortit sans un mot, quoique à grandes enjambées rageuses.

Je ne puis dire encore maintenant quelle impulsion me poussa à courir après lui. Certes, mon propre exposé était terminé – à mon avantage, d'ailleurs – mais je désirais assister à tous les autres, non seulement par égard pour leurs auteurs mais aussi par intérêt pour des expériences diverses. Et pourtant, voilà que je galopais derrière celui-là. Il ne m'avait pas entendu et continuait à marcher en imprimant à ses pas la force de sa colère. Je dus courir longtemps pour le rattraper et ce fut en entendant ma galopade qu'il s'arrêta net, tournant les yeux vers moi.

Des yeux non pas flamboyants de rage, comme aurait pu le faire supposer l'affront qu'il venait de recevoir et la sortie hargneuse qui s'en était suivie, mais plutôt... C'est difficile à exprimer : son regard était rempli d'une forme de chagrin que je n'avais jamais découverte chez quiconque. Bien mieux que du ressentiment, on y lisait une sorte de douleur profonde, comme si l'on venait de l'atteindre, de le blesser grièvement dans ce qui constituait bien plus que des opinions ou même des convictions : c'était son moi interne, sa personnalité, son jardin secret – ou sacré, sans doute ? – qui venait d'être foulé aux pieds.

Ma réaction fut toute de compassion. Je préférerais néanmoins ne pas prononcer de consolations qui lui paraîtraient probablement d'une banalité affligeante. Je commençai plus familièrement :

– Dis donc, je crois que tu oublies quelque chose...

– Quoi donc ?

– Moi... !

Il me regarda tour d'abord sans paraître comprendre, puis son expression fâchée perdit de sa raideur, ses traits se détendirent et son visage perdit les teintes de la colère. Il finit même par me rendre mon sourire.

Il suffit parfois de peu de choses pour que naisse une passion. Pourquoi lui avais-je couru après ? Par compassion, je l'ai dit. Par curiosité, peut-être, car l'expérience qu'il avait décrite en y mêlant un acte de foi me semblait tout à fait digne d'intérêt : jusqu'ici, personne n'avait jamais parlé de plantes médicinales cultivées dans un esprit religieux ; voilà qui changeait des explications techniques agronomiques si chères à nos formateurs en général et

au terrible Mr. Rowney en particulier. Ce n'est pas que je fusse très religieuse moi-même : élevée dans le culte méthodiste, j'avais pris mes distances avec ma propre église. Jonathan devait m'en féliciter plus tard, mais n'anticipons pas. De prime abord, j'avais été attirée par son discours à ce point hors du commun. L'instant d'après, je l'étais par sa personne, sa façon de parler, à la fois passionnée et passionnante, sachant s'exprimer sans emphase et sans colère chaque fois qu'il évoquait ce qui était en même temps sa vie et sa passion.

Si je parle de passion, c'est au premier sens du terme car Jonathan vivait ses croyances et sa vie sociale comme un ensemble antagoniste, qui lui valait des remarques blessantes, des moqueries et, même lorsqu'il n'en parlait pas en public, des rejets internes, débouchant sur une souffrance cachée relative à ce qu'il voyait, entendait, vivait quotidiennement.

C'est cette souffrance qui continua de m'attirer vers lui. J'avais partagé sa peine, son humiliation de se voir ainsi traité par notre directeur de séminaire. Je devais désormais partager ses autres épreuves : celles qu'il vivait dans notre milieu universitaire et même dans la vie quotidienne à Sydney.

Il m'apprit ainsi qu'il était issu d'une communauté religieuse vivant comme aux premiers jours de l'Église chrétienne. Cela, je le savais déjà.

– Ce que tu ne sais pas, précisa-t-il, c'est qu'à New Eden, nous nous efforçons de vivre en harmonie avec tout ce qui nous entoure, y compris la nature. L'être humain n'est qu'un avec elle, alors qu'ici – d'un geste vaguement méprisant, il désignait le campus et ses divers bâtiments –, nous apprenons à la domestiquer, à la traire comme une vache, à la dépecer comme un animal abattu ! À New Eden, nous ne l'épuisons pas : nous travaillons pour elle comme elle travaille pour nous.

– Et c'est comme ça qu'il fonctionne, ton jardin sacré ?

Ce disant, je ne croyais pas nécessaire de mettre des majuscules à cette expression. Il m'expliqua alors que ledit Jardin n'était pas composé uniquement de plantes médicinales mais aussi de fruits, de légumes et de céréales, cultivés avec un respect qui s'assimilait à une prière de chaque instant. On priaît la nature de donner ses fruits et, par reconnaissance, on la traitait avec respect et même affection : jamais d'engrais chimiques, jamais d'engins aratoires crachant d'oxyde de carbone ou autres polluants.

– Bref, dis-je, vous êtes écologistes ?

– Si tu veux. C'est l'écologie des premiers jours de la Foi, celle qui affecte aussi bien les humains que la nature, puisqu'ils ne constituent qu'un seul et même ensemble. Nous sommes tous, au sein de la nature, un vivarium complet, qui place l'humain parmi la nature et non pas au-dessus d'elle. C'est le message de l'Éternel depuis la création du Jardin d'Eden. Celui de New Eden cherche à se rapprocher de Celui-Ci. Lorsque nous cultivons, nous prions...

– Tu veux dire qu'il y a un temple, une église... enfin, un édifice religieux au milieu du jardin ?

– Tu n'as pas compris ? (J'eus peur tout à coup de l'éclat de ses yeux, qui reflétait une indignation non dissimulée) Le Jardin Sacré, c'est le temple lui-même.

– Il fait quelle superficie ?

– Elle est infinie, puisque toutes les générations y travaillent.

– Et... ça fait longtemps qu'elle existe, ta « secte » ?

– Mon grand-père a fondé la communauté il y a un peu plus de cinquante ans. Mais pourquoi parler de « secte » ?

Il m'expliqua alors qu'à New Eden, tout le monde était libre : il y avait déjà eu des départs et presque autant d'arrivées et d'adhésions. Chacun pouvait intégrer ou désertier la communauté. Cependant, ceux qui la quittaient le faisaient pour toujours. On ne gardait leur place qu'à ceux qui ne la quittaient que temporairement :

– Comme ceux qui la quittent pour étudier, par exemple ?

Cette remarque changea l'éclat de ses yeux : il me considéra cette fois avec l'intensité que je lui connaissais déjà, mais où perçait espoir et reconnaissance :

– Tu as bien compris, Joanna : je retournerai à New Eden lorsque mes études seront achevées...

– Donc, à la fin de cette année, quand tu auras ton diplôme ?

Il eut un sourire désabusé :

– Qu'ai-je à faire d'un diplôme ? Je suis venu pour étudier l'agronomie, comme deux des nôtres l'ont fait, il y a quatre ans. Ou plutôt, pour être précis, ils ont intégré la communauté sitôt leurs connaissances acquises, pour en faire bénéficier le Jardin Sacré. Eux aussi, ils ont quitté l'université sans diplôme. Peu importe : nous ne cherchons pas à monnayer un bout de papier, nous voulons seulement étudier et voir comment nous pouvons adapter nos nouvelles connaissances aux principes de New Eden. C'est tout, mais c'est déjà beaucoup.

Ainsi, il se fichait de ses études sur le plan purement institutionnel. Pas de diplôme, seulement des connaissances, et uniquement celles qui pouvaient lui servir... !

– Bel esprit pratique que le tien !

Il ne se formalisa pas de mon ton ironique :

– Cela aussi, Joanna, c'est le message de l'Éternel. C'est pour ça que nous nous appelons les Messagers de Yahvé : nous délivrons un message qui vient de la première révélation du Dieu Unique. Nous espérons qu'un jour, tout l'univers le partagera.

Je souris devant l'ambition de ce programme. Il sourit de même, mais avec plus de confiance dans son expression. Jonathan était un fervent converti, mais nullement un fanatique. Il souffrait néanmoins de voir ses convictions parfois mal comprises, sinon moquées et, après tout, c'était son droit. C'était presque un agneau au milieu des loups, du moins un intrus dans la fourmilière humaine.

Moi-même, je ne demandais qu'à m'en démarquer... !

**Lisez la suite dans *l'Île du Jardin Sacré*
En vente sur ce site**